

Polar et littératures de l'imaginaire

Stéphane Picher, Laurence Pelletier et Ariane Gélinas

Numéro 172, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Picher, S., Pelletier, L. & Gélinas, A. (2018). Compte rendu de [Polar et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (172), 43–47.

Le premier polar zen ?

Stéphane Picher

Un roman qui réussit à nous faire réfléchir à des problématiques modernes incontournables sans parvenir à véritablement nous émouvoir.

Lorsqu'on aborde une série policière sans commencer par le début, il arrive qu'une sorte d'inquiétude vienne un peu gâcher l'expérience, comme si on avait peur de manquer quelque chose, de rater une blague d'initié, qu'on serait le seul à ne pas savoir apprécier. Mais, entrant pour la première fois dans l'univers de Johanne Seymour (huit polars dont deux mettant en vedette Rinzen Gyatso), ce n'est pas ce que j'ai vécu. J'ai plutôt été immédiatement intrigué par ces personnages contrastés, bien construits, crédibles : la sergente Gyatso donne le ton à ce roman policier... pas très policier. Fille d'immigrés tibétains, bouddhiste pratiquante, elle possède ce regard généreux, sur les humains et les choses, qui fait d'elle une bonne enquêtrice, mais aussi, surtout, une force stable au sein de sa famille élargie.

bon appel à la bonne personne à la GRC, et le tour sera joué. Il me semble que beaucoup d'enquêtes doivent se résoudre ainsi dans la « vraie vie » (*quand* elles sont résolues) ; toutefois, c'est un peu court pour l'amateur de polar, qui préfère souvent plus de passion dans sa lecture, des pages qu'on tournerait avec moins de patience. Du suspense, quoi !

Une épine : Rosa

Entre-temps, le roman et ses différentes parties auront composé un ensemble thématique assez sympathique, une sorte de synthèse des problématiques de l'acceptation des différences, de l'inégalité et de la violence faite aux femmes. La protagoniste nous aura bien guidés dans ses pensées avec sa bienveillance. Toutefois la « démonstration », si c'en était une, aurait pu en avoir moins l'air, s'ancrer davantage dans la fiction, drainée par elle pour ainsi dire. Un détail m'a agacé tout au long du roman : dans les extraits des mémoires du lieutenant Desautels qui nous sont donnés à lire, le policier raconte une histoire qui l'a marqué lorsqu'il était jeune, le meurtre d'une chanteuse de jazz noire, Nina Parks. Ce détail agaçant, c'est le nom que Seymour a choisi de donner à la fille de la victime : Rosa. « Rosa Parks » revient dans tout le texte de Desautels. Or le lecteur aura reconnu le nom de cette Afro-Américaine qui a refusé, le premier décembre 1955, de céder sa place à un passager blanc dans un autobus à Montgomery, en Alabama, déclenchant ainsi un vaste mouvement contre la ségrégation aux États-Unis. Pourquoi avoir donné le nom de cette pionnière de l'égalité à un personnage secondaire du roman ? Aucune explication ne nous est fournie et Desautels, dans « son récit dans le récit », ne relève pas la coïncidence ! J'ai attendu, à tort je m'en rends compte, que ce détail se résolve d'une façon ou d'une autre.

Rinzen. La beauté intérieure présente un beau projet loin d'être inintéressant, mais qui aurait pu, qui aurait dû, être bien plus émouvant. Je pense qu'il aurait fallu nous raconter cette histoire avec plus de détails et de lenteur, nous broser un contexte plus étoffé. On croirait lire le compte-rendu « à tête reposée » de la protagoniste, un point de vue légitime, mais pas très romanesque finalement. Trop zen, peut-être ? ♦

Un beau projet loin d'être inintéressant, mais qui aurait pu, qui aurait dû, être bien plus émouvant.

Luc Paradis, son partenaire de travail qui en bon Don Juan fuit ses démons par des rencontres intimes fugaces et des séances de boxe effrénées ; le lieutenant Gerry Desautels, leur patron en pleine crise de vocation qu'il tente de conjurer de son mieux en écrivant ses souvenirs (mal) enfouis ; la famille de Rinzen (son jeune fils sensible et curieux, ses parents bienveillants, plus traditionnels que modernes) : toutes ces personnalités contribuent à une histoire sous le signe de la diversité, souvent intéressante, parfois même touchante.

Suspense, quand tu nous tiens. Ou pas

L'enquête policière proprement dite, par contre, nous laisse sur notre faim, un peu comme si elle était un prétexte pour aborder ces thématiques. Cela commence par la découverte du cadavre de la *chica fea* (« la fille laide »), au visage défiguré, son infâme surnom marqué à la cigarette sur le corps. Cette violence est-elle le fait de quelqu'un qui la connaissait ? Si les mots sur sa dépouille sont un message, à qui est-il destiné ? En tentant de découvrir l'identité de la fille laide, on s'intéresse au garçon qui l'a trouvée, et qui semble en savoir bien plus que ce qu'il ose dire. Sa petite famille arrivée du Mexique il y a quelques années pourrait être moins tranquille qu'il n'y paraît. Si seulement l'un d'entre eux acceptait de parler. Malheureusement, cela n'arrivera pas avant que surviennent d'autres crimes violents...

Voilà une intrigue assez classique, plausible même. Peut-être trop, en fait : après avoir jonglé avec leurs meilleures hypothèses (les crimes seraient en lien avec la ville de Ciudad Juárez et le cartel du même nom), nos enquêteurs trouvent la réponse en passant le



☆☆

Johanne Seymour

Rinzen. La beauté intérieure

Montréal, Libre expression

2018, 272 p., 24,95 \$

Les mortes élémentaires

Laurence Pelletier

Avec ce premier roman, Ariane Lessard fait de la disparition des filles l'objet d'une réappropriation poétique.

J'ai pris le risque d'écrire une critique polar sur un roman qui n'en a pas l'étiquette générique. Je l'ai fait en me disant que, se démarquant par sa forme singulière, il met en perspective les codes génériques eux-mêmes. Tous les éléments constitutifs du polar sont présents : une intrigue qui repose sur une disparition ; un environnement mystérieux, une ambiance sordide, un décor inquiétant ; une enquête menée à la suite d'indices envoyés par courrier anonyme. Or, l'écriture de Lessard n'accomplit pas le parcours attendu de la progression linéaire du récit policier. Elle se dérobe à la résolution du mystère, donnant aux lectrices et lecteurs la liberté, peut-être, d'imaginer la fin de l'histoire, de choisir les coupables et les victimes.

L'imaginaire de Lessard semble être tissé, comme les voix s'entrelacent, de plusieurs influences littéraires.

Cette suspension narrative, qui joue du flou et de l'incertitude, se répercute dans une esthétique onirique, où la disparition rejoint tantôt le monde des rêves, tantôt ceux des morts ou des fous. Ce sont les monologues intérieurs de Virginia, s'ajoutant et surplombant les autres voix de ce roman choral, qui offrent à l'histoire sa trame défaillante, sa ligne de fuite : « Il sursaute et te regarde comme une revenante » ; « On marche, on regarde à travers les pare-brises, on voit des visages dans la buée. Des traces de vie dans les vitres, des fenêtres semblables à celles du salon de coiffure. » On est invité, par la prose incantatoire de Lessard, à douter de ce que le réel présente : morts ou vivants ? Mirages ou reflets ?

Virgin Suicides

Cela prend un moment pour se faire à la forme et assimiler les éléments du récit. C'est un roman choral où les voix de douze personnages s'entrecroisent, s'entremêlent, se superposent sur les mêmes événements, l'un en particulier, celui de la disparition d'une fille – dont on ne découvre l'identité qu'à la fin du roman. L'histoire se déroule dans un village anonyme, point de transit de poids lourds. Les camions s'arrêtent au *diner*, les camionneurs font le plein à la station-service. Ils se ravitaillent en gaz et en filles puisque « l'essence, ici, est une des seules choses qui se vend aussi bien que les serveuses du restaurant. » La subsistance du village repose sur le commerce des services sexuels des jeunes filles. Et tout le sinistre de cette réalité est rendu dans la froideur d'une violence admise, qui se déroule au vu et au su de tous.

L'imaginaire de Lessard semble être tissé, comme les voix s'entrelacent, de plusieurs influences littéraires. L'intertextualité

opérant toujours une certaine séduction sur le lectorat aguerrri, on se plaira à retrouver dans des noms, des phrases, des images, une sorte d'iconologie qui fait tout l'attrait de *Feue*. Il y a bien sûr ceux que l'autrice nous offre en exergue – Hébert, Faulkner – dont je repère les échos poétiques dans la violence à la fois insidieuse et abrupte du récit, dans les lieux indéfinis qui retrouvent leurs géographies dans la littérature. Et ceux que je devine ou invente peut-être. *L'Hamlet* de Shakespeare, dans ce que ce roman fait d'un *temps hors de ses gonds*, où la menace de l'inceste dérègle l'unité communautaire de même que l'unité narrative : « Il y a quand même quelque chose de pourri dans ce village. » Si Abel, jeune homme qui a quitté la ville pour la campagne, avoue avoir « [t]roqu[é] les bars et l'université pour les champs. Les filles à la mode pour les filles plus mélancoliques », les filles mélancoliques se déclinent comme autant d'Ophélie, ou de Virginia Woolf ; filles dont la tristesse se sublime dans une mort marine.

Pourquoi on tue les filles

Il y a quelques années, j'ai vu *The Tribe* (2014), film ukrainien réalisé par Myroslav Slaboshpytskiy. L'histoire se déroule dans un pensionnat pour sourds et muets et, de tout le film, donc, il n'y a pas de dialogues, pas de sous-titres, pas de sons autres que le bruit des respirations, des corps qui entrent en contact, des mains et des doigts qui forment des lettres et des mots. Les étudiants participent à un trafic de prostitution, envoyant les jeunes filles du pensionnat racoler les camionneurs dans les stationnements de haltes routières. À la fin du film, je me suis demandé si ce parti pris du silence et des bruissements ne servait pas à montrer quelque chose que le discours recouvre. De même, je me demande : que nous montre le travail narratif et poétique de Lessard de la violence, du trafic et de la mort des corps de filles ?

Si l'étymologie de « feue » renvoie à l'accomplissement du destin que signe la mort, et si ce mot, dans la langue de Lessard, se revêt de la flamme, son roman révèle l'envers d'un monde peuplé de filles tristes et de mortes-vivantes. Il révèle ce qu'une communauté peut retirer du sacrifice des filles dont le cœur brûle. ♦



☆☆☆☆

Ariane Lessard

Feue

Montréal, La Mèche

2018, 192 p., 23,95 \$

Et le destin frappe à la porte

Laurence Pelletier

Une femme est seule chez elle. Elle fait couler un bain, se dévêt et plonge dans l'eau. Tout à coup, on sonne à la porte. Elle ignore. Mais ça insiste.

Si le roman de Suzan Payne débute par une scène de crime des plus violentes et des plus sanglantes, l'autrice a pour elle ce talent d'imaginer ces moments de terreur subtils où, pour une femme, le viol et la mort s'anticipent très rapidement, trop facilement. L'intrigue d'*Annabelle*, premier roman de Payne et premier tome de la trilogie *Pour toi mon amour pour toujours*, avance et se développe dans la menace diffuse mais constante qui plane sur la vie des « femmes un peu paranos qui voient des méchants partout » :

J'avais hésité une fraction de seconde, après tout, je ne le connaissais pas, puis j'avais accepté. Il me paraissait plutôt inoffensif, quoique de nos jours, on ne sait jamais. Mais comme nous étions dans un lieu public, je m'étais dit qu'il était peu probable qu'il m'attaque en plein jour.

Payne réveille ainsi chez la lectrice et le lecteur le sens du doute.

En effet, s'il fallait capter l'essence du polar de Payne, je dirais qu'elle émane de ce reproche à la paranoïa qui caractérise l'imaginaire de beaucoup de femmes, qui se nourrit d'une croyance en la violence intrinsèque des hommes (des étrangers, mais aussi des maris jaloux et des amants éconduits), de ceux « qui se cache[nt] dans l'ombre » et qui, terriblement, se confirme dans le roman. On peut dès lors inscrire l'œuvre de Payne dans une mouvance contemporaine d'autrices (André A. Michaud, Marie Saur, Marie-Ève Bourassa) qui investissent et pensent autrement le genre policier.

Histoire de gens sans histoire

Annabelle Simard est retrouvée presque sans vie dans son appartement. Elle a été battue, violée et poignardée. Les lieux du crime révèlent une mise en scène qui est l'œuvre d'un esprit sadique et dérangé, alors que les chats d'Annabelle sont retrouvés décapités et qu'avec leur sang les mots « Pour toi mon amour pour toujours » ont été inscrits sur le mur. L'enquête policière débute. Le récit, toutefois, revient sur le passé, sur les quelques jours précédant le crime, à travers la perspective du personnage de Valérie, et celle d'Annabelle qui, depuis l'état sous-conscient de son coma, offre des bribes de ses derniers souvenirs. Comme ces strates narratives se superposent, on découvre au fil de l'histoire la nature surprenante et bouleversante des liens qui nouent le destin des personnages, et qui participent du mystère et de la suspicion sur lesquels se fonde la cohésion du roman.

Quand le chaos s'insère dans une communauté anonyme et sans histoire, dans « un quartier tranquille [...] [où] il ne se passe rien »,

et quand la victime « est très polie et gentille », la violence qui frappe de manière hasardeuse et arbitraire met en lumière ce qu'on ne peut prévenir ni contrôler. Payne réveille ainsi chez la lectrice et le lecteur ce sens du doute qui, s'il s'imposait au quotidien, les plongerait dans une peur et une confusion généralisées. Que se passe-t-il lorsqu'on se met à interroger ce qui dans la vie paraît banal et ordinaire ? Ou quand on retrouve dans ce qui nous semble étranger « quelque chose de familier » ? « Combien d'êtres humains vivent des vies entières complètement invisibles, comme cette maison, se fondant dans le paysage, sans jamais être vus des autres, trop pressés par leurs vies mouvementées et leurs problèmes nombrilistes ? » Quand on met en question les relations, les amours et les amitiés qui ont toujours semblé sincères et probants, on risque d'être saisi par l'horreur de la désillusion et des trahisons qu'ils cachent. Ainsi, les histoires d'adultères et de fausses filiations qui se multiplient dans *Annabelle* se présentent comme la nouvelle norme, et attestent d'une méfiance justifiée à l'égard de ce qui devrait inspirer la confiance.

Consentir à l'improbable

« C'est un vrai roman-savon cette histoire. » Si, au départ, l'on peut être dubitatif devant une intrigue qui se développe selon une accumulation de révélations et de revirements soudains, de coïncidences invraisemblables, et de rencontres inespérées ; si parfois les monologues intérieurs, les espoirs et les craintes des personnages peuvent sembler trop affectés et quelque peu grossiers ou exagérés, il y a quelque chose d'exaltant lorsque l'on abdique cet impératif de la vraisemblance et que l'on accepte tout ce que promet le *soap opera* de drame, de pathos et de sentimentalité. Car c'est bien dans ce double registre que s'inscrit la narration d'*Annabelle*, alors que les histoires sentimentales des personnages constituent le matériau même du mystère et de l'enquête. Et, justement, cette exaltation n'est possible que grâce au talent certain de Payne à déjouer nos attentes et à maintenir le suspense. Si elle laisse au fil du récit des indices qui nous amèneraient à résoudre l'énigme, l'autrice reprend ses droits en nous refusant toute résolution, dans une fin ouverte qui nous portera vers la lecture du deuxième tome, *Valérie*, qui paraîtra en mai 2019. ♦



☆☆☆

Suzan Payne

Annabelle

Pour toi mon amour pour toujours

Moncton, Perce-Neige

2018, 192 p., 25 \$

Les fantômes tout autour

Ariane Gélinas

Sainte-Souleur est le quatrième ouvrage de François Racine, après une triade de romans débutant par la lettre «t»: *Truculence*, *Tabagie* et *Turbide*.

Mais qu'est-ce que la «souleur», exactement? Ce terme rare renvoie à une frayeur subite, à un saisissement ou à un serrement de cœur. En y ajoutant l'adjectif «Sainte», l'auteur nous invite à «Sainte-Épouvante» pour y découvrir ses «récits du presque pays», sept nouvelles présentées en ordre chronologique, se déroulant du XVIII^e au XXI^e siècle.

L'ouvrage, avec ses textes numérotés 4, 6, 9, 14, 15, 19 et 20, laisse de l'espace à des histoires absentes du recueil, à des blancs narratifs. Je présume que les récits 1 à 3 auraient lieu au tout début de la colonie française, à l'époque des balbutiements de ce «presque pays». Car la figure dominante du Canadien anglais, parfois incarnée de manière symbolique par le personnage du grand frère idéalisé à qui l'on pardonne ses moindres frasques, traverse l'ensemble des fictions.

Un recueil d'une cohérence certaine pour ressentir les mêmes serremments de cœur que les fantômes de nos ancêtres.

«Cœurs rivaux» se trame entre 1760 et 1763, à Lévis. Racine y décrit l'amour dévotionnel mâtiné de folie d'Étienne Dupuis pour la célèbre Corriveau. Amorcer *Sainte-Souleur* par une énième nouvelle sur la Corriveau, l'une des figures phares du folklore québécois, n'est pas original, mais l'audace de l'écrivain dans la conclusion contrebalance l'usure du sujet. Le fantastique y est cependant abordé de façon un peu convenue, déjà vue, ce qui amoindrit la *souleur*. Exemple: «L'apparition descendit jusqu'à lui, si près qu'il pouvait sentir son souffle angélique sur ses cheveux, sur la chair de poule de ses bras.»

Texte au propos plus inattendu, «Au Pied-du-Courant» met en scène Frédéric Auclair, descendant d'un patriote. L'employé de la SAQ deviendra de plus en plus obnubilé par les confidences de ses ancêtres combattants: «Les fantômes sont là, tout autour, et parfois plus vivants que les vivants eux-mêmes.» Cette intrigue sensible, dont certaines sections se déroulent en 1838, confirme l'aisance de Racine pour le récit historique.

Dans «Les corneilles», nouvelle à la fois anecdotique et amusante qui s'inspire notamment du poème *Le corbeau* d'Edgar Allan Poe, Racine a eu la bonne idée d'inclure des références intertextuelles en annexe. L'oiseau aux ailes goudronneuses, prophète d'infortune, est à l'origine de la disparition de membres de la famille Cormier. Un devin répand aussi ses augures sinistres dans «Saint-Jean-Vianney». L'illuminé y prédit le glissement de terrain de plusieurs

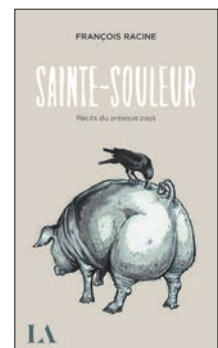
rues du village fantôme en devenir. Car «elle est affamée, la terre, par icitte [... il y a] des lacs pas de fond [...] qui vous mènent direct en enfer». Première histoire narrée au «je», «Saint-Jean-Vianney» marque une rupture avec les intrigues antérieures. À partir de ce point, en moitié de livre, Racine met en veille le conte et ses considérations collectives pour privilégier les quêtes individuelles.

Le ressac des siècles passés

Un peu moins remarquable – quoique logique dans la composition générale du recueil –, cette seconde section demeure imaginative, portée par les talents de conteur et la verve colorée de Racine, qui aurait toutefois pu éviter çà et là des facilités stylistiques telles que «blonde comme les blés» et «plus que l'ombre de lui-même». La quintessence de la deuxième partie est sans contredit la nouvelle «À cause», qui détaille l'ampleur que peuvent prendre les racontars et comment un infortuné «peut être livré gratuitement au bûcher du tribunal populaire». Gérard Potvin, résident de Saint-Elvide, habite au fond d'un rang, seul avec sa truie de compagnie. Des adolescents dévoileront la nature de leur relation...

«D'un géant l'autre» s'attache à la relation entre deux «géants»: Kerouac et Jean-Philippe Cyr, étudiant à la maîtrise et descendant du célèbre homme fort. Composée d'extraits de courriels, de journaux intimes et de conversations Facebook, cette histoire languette mise trop sur sa forme et s'avère peu saisissante, moins complémentaire aux autres textes, éloignée de la *souleur* promise par le titre du recueil. «Gone, gone, gone» rétablit l'impression d'ensemble en nous présentant l'inquiétant «Monsieur treize», prétendant anglais d'Angélie. Son magnétisme paraît surnaturel: la jeune femme s'y abandonnera corps, âme – et langage – «quitte à [s]e perdre au passage».

Sainte-Souleur est une invitation à parcourir chronologiquement les siècles par les légendes, les peurs particulières et collectives, à sentir «la force de milliers de spectres canadiens-français [...] muses d'outre-tombe». Un recueil d'une cohérence certaine pour ressentir les mêmes serremments de cœur que les fantômes de nos ancêtres. ♦



☆☆☆
François Racine
Sainte-Souleur
Récits du presque pays
Montréal, Québec Amérique
2018, 248 p., 22,95 \$

Dans la forêt suspendue

Ariane Gélinas

L'un des défis du fantastique, cet art subtil, est de décrire le passage du quotidien au surnaturel, la rupture de l'ordre reconnu quand le phénomène investit peu à peu le réel.

Le genre exige en effet de maîtriser deux plans narratifs : le réalisme et le fabuleux. Le moment de scission où la rationalité bascule vers l'imaginaire est un instant charnière, décisif. Lorsque l'auteur narre une métamorphose de manière peu probante, par exemple, le récit perd sa crédibilité. C'est hélas ce qui se produit au moment de la transformation de Thierry en Thérèse dans *Les derniers dieux* de Simone Chaput.

Thierry Sias, auteur de profession, se retire dans une résidence pour écrire, la villa des Sables de Cyllène, à proximité d'« une grève abandonnée, dans le cri déchainé des oiseaux de mer, sous les bleus changeants du ciel d'hiver ». L'écrivain fait bientôt la connaissance de ses voisins, plus particulièrement de Barthélémy, un luthier qui fabrique des instruments aux sonorités extraordinaires. L'artisan s'approvisionne au cœur d'une forêt singulière, enchantée même, dans laquelle se trouverait, dévoile-t-il, la tombe des derniers dieux. Par conséquent, « d'après la légende [...] la pierre [de la sépulture] est peut-être roulée, mais l'esprit des dieux y est encore ».

Néanmoins, ces divinités sont capricieuses, imprévisibles, et Thierry l'apprendra malgré lui au terme d'une balade dans les bois où il séparera deux couplettes en train de s'accoupler. L'écrivaine s'inspire ici de l'une des *Métamorphoses* d'Ovide, celle de Tirésias, homme qui se change en femme pour avoir interrompu l'étreinte de serpents-dieux. Thierry Sias/Tirésias, dont le prénom et le patronyme annoncent la transformation, devient dès lors Thérèse pendant sept ans, puisque « les enchantements, dans ce pays, sont rarement passagers ».

Les muses veillent

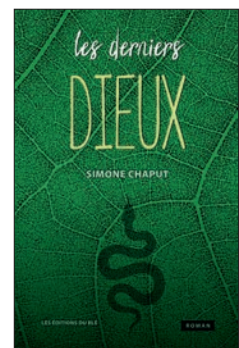
Cependant, la métamorphose ne se déroule pas sans invraisemblances. Thierry se rend compte qu'il est devenu une femme uniquement de retour à la villa, avec la vague sensation que ses vêtements et ses chaussures sont trop amples. En constatant sa transformation, il/elle va ensuite, dans l'ordre : gémir d'épouvante, se dire qu'il a des seins superbes, tenter de s'arracher le visage, essayer de le fracasser contre un miroir, hurler en découvrant ses cuisses féminines (« Qu'avez-vous fait de mes muscles, tas d'enfoirés ? ») et boire du whisky. Bien que je comprenne la logique de se servir un verre de Macallan en situation de crise – surtout s'il est âgé de plus de douze ans –, il demeure que cet enchaînement d'actions n'est pas plausible. De plus, pourquoi avoir attendu que Thierry rentre chez lui pour qu'il s'aperçoive de cette transformation majeure ? N'aurait-il pas été plus crédible de dépeindre le bouleversement en temps réel, l'effroi du protagoniste face à sa métamorphose étant, en quelque sorte, la première étape vers son *acceptation* du surnaturel ? Le point de rupture fantastique, trop bancal, ne convainc guère.

Les heures tranquilles

Sur le plan mythologique, le neuvième roman de Simone Chaput s'avère plus réussi. L'autrice connaît la mythologie grecque et a dispersé maintes références allégoriques dans *Les derniers dieux*. Le style atemporel rappelle les légendes, puisant de temps à autre au sein de l'imaginaire collectif. L'écriture soignée de Simone Chaput convoque çà et là des images d'Épinal qui participent d'une mythologie commune. Quelques exemples : « le poids terrible des mots », « la tête pleine d'infini », « les brumes du passé » ou encore « pleure[r], comme une Madeleine, toutes les larmes de son corps ». L'intrigue est portée par une trame narrative traditionnelle, parfois stéréotypée, qui n'est pas sans évoquer l'univers du conte : à la suite de sa transformation en femme, Thierry, devenu Thérèse, travaille en tant que prostituée (seul métier qui s'offre à elle en tant que femme sans papiers – discutable !), rencontre l'un des admirateurs de son œuvre romanesque, qu'elle épouse, avec qui elle a un enfant et est essentiellement heureuse...

Échappées de lumière

Les derniers dieux est plus convaincant en tant qu'histoire d'amour que comme roman fantastique. Malgré cela, la transformation sous le regard des dieux de la forêt enchantée, pivot majeur de l'intrigue, est une maladresse impossible à pardonner. Ce faux pas se poursuivra de surcroît après la métamorphose de Thierry, parmi les prolongements du phénomène fantastique. On apprend notamment que « la police, quant à elle, acceptera volontiers [l']histoire de Thierry, les mauvais tours des dieux étant si bien documentés dans la région ». Pratique *deus ex machina*, pour rester dans le vocabulaire démiurgique ! Ceci dit, je ne doute pas que Simone Chaput soit à l'aise dans la romance ou les récits familiaux et je serais curieuse de lire l'un de ses précédents ouvrages. D'embrasser, en compagnie des muses, des horizons inédits, aux perspectives multiples. ♦



☆☆

Simone Chaput

Les derniers dieux

Saint-Boniface (Manitoba), Les éditions du Blé

2018, 294 p., 21,95 \$